

ment dévouées faisaient les maris tyranniques et égoïstes—c'est-à-dire mécontents ? De même les pères et les mères d'une complaisance outrée rendent leurs enfants exigeants, paresseux — c'est-à-dire ingrats et malheureux.

Ce résultat les étonne, et ils gémissent.

— "C'est singulier ; nous ne refusons rien à nos enfants, nous ne sommes préoccupés que de leur bonheur ; les plus belles récompenses sont promises à leurs efforts, et cependant jamais ils ne semblent pleinement satisfaits et rien ne peut éveiller leur ambition ou stimuler leur nonchalance."

Et de fait, ces précoces blasés, pour lesquels on se déchire les mains à écarter sur leur passage les ronces de la vie, rappellent, par leurs gestes lassés et l'expression atone de leur regard, ces romains de la décadence représentés au Musée du Louvre dans le tableau d'un grand maître.

L'habitude de ne rien faire sans le secours d'autrui, l'incapacité de l'effort se traduit extérieurement chez eux par un affaissement du corps toujours replié, appuyé en entier, à demi couché.

En les regardant on sent quelquefois comme un violent désir de redresser ces roseaux sans sève, de faire surgir ces volontés somnolentes, de tendre ces nerfs de laine, de vivifier ces membres morts, au moyen de l'excellente et hygiénique friction dont ils ignorent les âpres bienfaits et qui s'appelle... *le fouet*. Oh la bonne résurrection et le reconfortant spectacle que celui d'un regard éteint s'animent tout-à-coup d'un éclair d'indignation, de colère, de volonté !...

Quelque désagréable que puisse être la douche au moment où il la reçoit, le patient lui-même ne pourrait s'empêcher d'en ressentir les bons effets. Et si l'on cédait à la tentation de fustiger ainsi les enfants gâtés, je suis sûre qu'ils nous seraient reconnaissants de leur avoir procuré une véritable émotion, de leur avoir mis le sang en circulation, le cerveau en ébullition, les muscles en activité, de leur avoir fait goûter pour un moment la saine plénitude de la vie.

Notre jeunesse apathique ne sait même plus se tenir debout. La *tenue*, c'est-à-dire l'art de régler ses gestes et de composer son maintien pour un être sociable, est chez la nouvelle génération fort négligée.

On n'a qu'à l'observer dans un salon. Les jeunes gens s'étalent ou s'allongent sur les divans. Ils ne savent pas garder avec les dames la "distance respectueuse ;" ils rapprochent d'elles leurs sièges jusqu'à les toucher ou s'asseient sur le même sofa.

Leurs mains sont dans leurs poches, derrière leur dos, sous les basques de leur habit, nouées derrière leur tête, appuyées sur le dossier de la chaise de leur voisine, partout, enfin, si ce n'est là où elles devraient être.

L'habitude de conserver son chapeau pour la durée d'une visite de jour a l'avantage d'occuper ces extrémités encombrantes... au repos. En Europe il est d'usage de tenir son claque sous le bras tout le temps d'un bal.

Beaucoup d'hommes ici se dispensent de cette contrainte imprimant au maintien une sobriété de gestes et une réserve qu'ils appellent : gaucherie.

Ils laissent d'ordinaire leur couvre-chef dans l'antichambre, ou le déposent sur un meuble. Ils sont plus libres ainsi pour fourrager le fond de leurs poches, se frictionner les genoux, tordre les glands d'un coussin, se cramponner aux bras d'un fauteuil comme de vieux paralytiques, tourmenter leur moustache, voire même (O horreur !) pour caresser leur botte.

Les jeunes filles, elles, se croiseront les bras— sinon les jambes, — laisseront en causant, tomber leur tête sur le dossier de leur chaise, se berceront à perdre haleine, s'enfonceront dans de larges fauteuils destinés aux personnes plus âgées ou supporteront nonchalamment leur mento dans leur main gantée.

Ce n'est plus de la tenue cela, c'est du laisser-aller, et un laisser-aller qui donne à notre société un cachet, non pas de *rastaquouérisme*, — le mot est trop fort,— mais de peuple fruste et primitif.

Voilà donc ce que les indulgentes mamans doivent commencer par redresser chez leurs garçons et leurs filles.

Mais c'est dans les rapports de la vie intime des familles qu'on découvre surtout des témoignages de cette indulgence débonnaire, ou, pour mieux dire, de cette faiblesse que je vous dénonçais au début.

Nous remarquons il n'y a pas longtemps que les jeunes canadiennes sont de moins en moins industrieuses. Ce n'est pas leur faute.